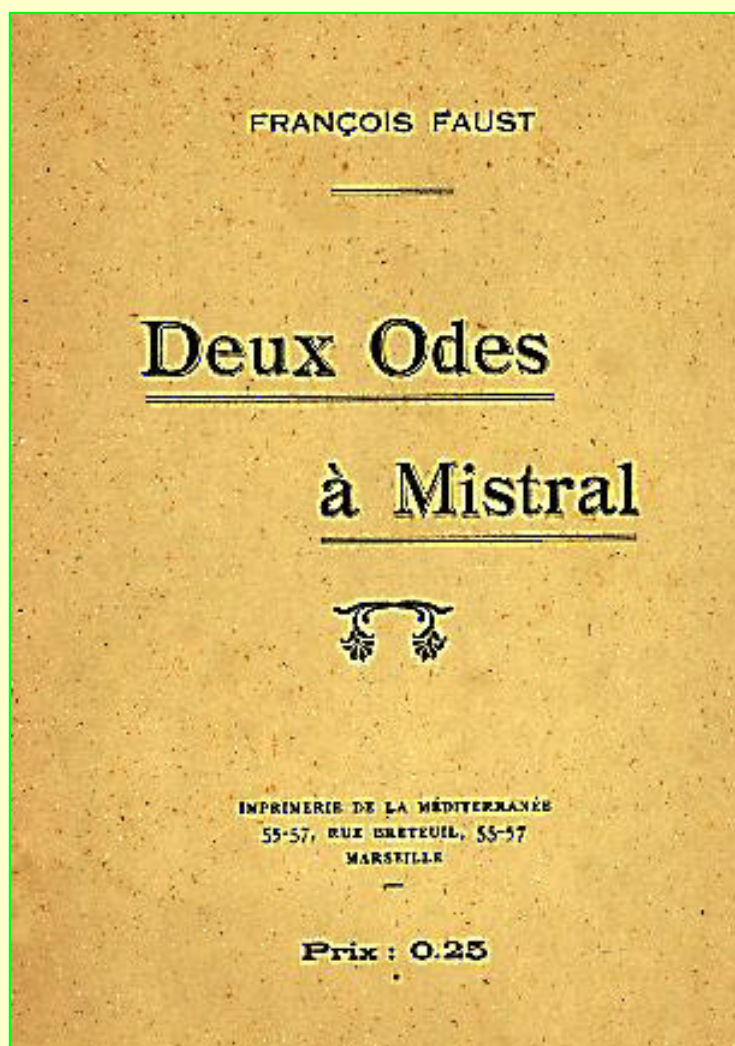


François Faust

**Deux Odes
à Mistral**



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

A MISTRAL

*Vers lus au Maître, à Maillane
le 8 F'evrier 1914, à l'occasion de la Sainte-Agathe*

Maître, nous qui venons du tumulte des villes,
Nous dont la vie, hélas ! connaît tant de cahots,
Nous, les fils de la rue où les ciel.s sont trop haut-,
Nous voici devant vous beau de fiertés tranquilles.

Là bas, c'est le grand flot humain toujours mouvant,
C'est l'inconnu, la foule anonyme qui passe,
L'étranger dont en nous le souvenir s'efface,
C'est tout ce qui devra s'en aller dans le vent.

Là bas, ce sont les murs auxquels nul ne s'attache,
Le foyer où l'on est bientôt las de s'asseoir.
Là bas, là bas, qui sait où l'on pourra; ce soir,
Se reposer un peu, fatiguè de sa tâche.

Ici, dans la douceur de vivre simplement,
Loin des souffles mauvais, loin de tout ce qui tue,
C'est en vous ce qui naît et qui se perpétue,
Ce qui n'aura jamais souffert d'un changement.

C'est, dépôt de l'aïeul, ce qu'a laissé le père
A son fils? c'est le feu qui ne s'éteindra pas,
C'est la chambre où l'on fit, enfant, ses premiers pas.
C'est la vieille maison qui dit encore: Espère !

Oh ! la pierre, le sol, l'air, ce lait maternel
Dont vous gardez le goût? ce sont vos habitudes?
C'est tout ce que les vieux ont dans leurs attitudes,
C'est tout ce qui grandit de paraître éternel.

L'heure y passe toujours pareille, mais qu'importe
Monotone, elle embaume encore infiniment...
Et puis où donc aller ? Cœur d'or et firont charmant,
Mireille, exquise est là sur le pas de sa porte.

Les instants qu'on y goûte en est-il de meilleurs ?
Est-il miel aussi doux que le leur ? Jamais lasse,
La fontaine, oh ! candeur, chantonne sut la place,
Tout le bon de la vie est ici, non ailleurs.

A MISTRAL

Vers écrits au lendemain de sa mort

*Quel enseignement de paix et de douceur
cette mort dans l'heure trouble où nous sommes
Les Journaux*

Tandis que, malgré tout, chère à la foule abjecte.
L'Idole du Forum, folle ivre de clameurs,
Descend jusqu'à la honte et qu'une brume infecte
S'élève sur Paris fangeux, Maître tu meurs.

Alors qu'ailleurs, toujours favori de la plèbe,
Le prévaricateur ose lever son front,
Toi qui fus, fier enfant du sol, roi de la glèbe,
Tu meurs où ton orgueil est resté sans affront.

Oh! cette boue au cœur de ceux dont la foi sombre,
Ce mal dont même, hélas ! les meilleurs sont atteints.
Loin de tout ce que l'heure a de laid et de sombre,
Toi doucement, poète, Ô Mistral ! tu t'éteins.

Ce bruit, qui monte autour des flèches et des dômes.
De blasphèmes, de cris, de chants fous et de pleurs,
Tu ne l'entendais pas comme tant d'autres hommes,
Et tu, finis parmi les amandiers en fleurs.

Quand la saison d'amour renaît, la mort te touche.
Le même air doux que tu respirais à vingt ans
A recueilli le dernier soufle de ta bouche,
Qui s'est évaporé dans l'âme du printemps.

C'est ton dernier soupir que ta fenêtre ouverte
A laissé s'envoler ainsi qu'un papillon

Qui s'enivre de jour, d'azur, de forêt verte,
Et va de fleur en fleur, de sillon en sillon.

Grave, une ombre a passé le seuil gai de ta porte,
Et tout ce qui fut toi: génie, honneur, vertu,
L'aile de l'Esprit Saint, l'aile du vent l'emporte,
Et le Rhône attentif, là bas, au loin, s'est tu.

Oh! ces deux mains de nuit, soudain, sur tes paupières,
Sur le rayonnement de ta sérénité,
Ce grand adieu de toi qui fait pleurer les pierres,
De toi que l'on croyait fait pour l'éternité!

Maillane est maintenant veuf de tes longs jours calmes.
La Gloire en deuil qui va te conduire au tombeau,
Silencieuse, est là les bras charges de palmes,
Et le cierge des morts qui brûle est un flambeau.

Une cloche dans l'air gemit. La terre entière,
A qui ton nom chantait dans un matin vermeil,
Va te suivre jusqu'à ce petit cimetière
Où t'attendait le lit de ton dernier sommeil.

C'est tout près du berceau de ton heure première
Que tu le préparas ce lit car la raison,
Sœur grave du poète, était dans ta lumière.
Une odeur de sagesse embaumait ta maison

C'est aux lieux où le cœur universel des choses
A battu dans ton cœur, qu'appartiendra ta chair,
Et, frère humain des blés, des vignes et des rose
Tu resteras avec tout ce qui te fut cher.

Tu resteras où doit, pendant des jours sans nombre,
S'épanouir la fleur de tes jeunes espoirs,
Et, pensive, je vois sourire dans ton ombre
Mireille, ton enfant aux limpides yeux noirs.

La grande taciturne, O père ! à clos tes lèvres.
C'est triste, la mort vient pourtant à son moment,
Et, parmi le mauvais délire de nos fièvres,
C'est, malgré tout, comme un parfum d'apaisement.

Tèste integrau

Còpi interdicho

Reserva pèr aquéli qu'an la licènci d'utilisacioun

C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

Sèti souciau:

3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

© **Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc - 1998**

© Adoubamen dóu tèste, de la meso en pajo e de la maqueto pèr Ugueto Giély,
en sa qualita de mèmbe dóu Counsèu d'Amenistracioun dóu CIEL d'Oc.